



**Stéfanie Clermont** et le passage terrifiant à l'âge adulte *Page F 3*



Ce qu'il reste des étés sans fin de **Chantal Thomas** *Page F 4*

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 2017



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« À mes yeux, ça a toujours été son rôle, à la poésie, de faire du bien, de libérer, de te permettre de mieux te connaître en mettant des mots et des images sur des douleurs qui t'échappent », plaide Véronique Grenier.

POÉSIE

## Voyage au bout de l'appartement

Avec *Chenous*, Véronique Grenier revisite le logement où elle a fini par choisir de ne pas en finir

DOMINIC TARDIF

Il y a, par terre, des cheveux tombés en généreuses poignées, dans le lavabo, l'eau savonneuse où aucune vaisselle sale ne sera plongée, faute d'énergie, et là-bas dans le coin, la poubelle qui déborde avec la même constance que l'épuisement total de celle qui devrait la vider. Il y a, ici, autant de raisons de vouloir déménager pour toujours, de plonger dans ce grand précipice abolissant, dit-on, toutes les souffrances.

Mais il y a aussi un peu partout — faites attention où vous mettez les pieds — les jouets colorés des enfants. Il y a, dans la garde-robe, des

« vêtements avec des brillants », et dans le frigo, des bulles bien froides. Il y a tous ces livres jonchant le lit, autant de raisons de cesser de maudire l'oreiller avec lequel, même munie de toute la mauvaise volonté du monde, il demeurera impossible d'en finir. Se lancer en bas de ce troisième étage, elle le sait, ne lui procurait qu'une gigantesque prune sur la caboche. Bienvenue dans le *Chenous* de Véronique Grenier.

« Une équipe de télé m'a proposé récemment de venir tourner quelque chose à la maison et j'ai été obligé de dire non, raconte-t-elle, amusée. Des images de mon appartement, il y en a déjà plein dans mon livre. Ce serait un pléonasme de les montrer pour vrai. »

Après *Hiroshimoi*, récit d'une passion vertigineuse de salvatrice beauté et de petites violences, la chroniqueuse et professeure de philosophie se réinvente poète dans ce second livre à la langue aussi chaleureusement familière que joliment joueuse, et au lyrisme profondément enraciné dans le décor d'un appartement banal. Sauf que comme en matière identitaire, le genre n'en dit ici que très peu sur ce qu'il désigne, tant la manière de raconter tient à la fois, certes, d'une grande tradition de poésie du quotidien, mais aussi du langage télégraphique des communications technologiques contemporaines, celui que l'on emploierait par exemple pour rédiger une légende sous une photo Insta-

gram (si l'on savait aussi bien que Grenier nommer la fugace fulgurance de l'ordinaire).

« En général, j'écris des textes, puis je les envoie à mon éditeur, Maxime, et je lui demande si c'est un livre. C'est lui qui décide. Je me dois de constater que je fais des choses hybrides, mais ce qui domine toujours, c'est mon envie de dire. Je me sens solide dans ce que je fais parce que des gens dont j'estime l'intelligence m'assurent que c'est de la littérature, mais j'ai eu un petit complexe, oui, par rapport au mot "poésie", parce qu'on a un a priori négatif pour une poésie accessible. C'est quand j'ai lu Le guide des bars et pubs de Saguenay de Mathieu

VOIR PAGE F 2 : VOYAGE



GUILLAUME BAPTISTE AGENCE FRANCE-PRESSE

« Il ne faut pas confondre une société permissive et les gens qui ont une grande perversité. Il y a des dingues. Ma mère, elle est malade, perverse », souligne l'actrice et réalisatrice Eva Ionesco.

RENCONTRE

## Mère perverse, père manquant

Dans *Innocence*, Eva Ionesco met en mots son enfance bafouée

DANIELLE LAURIN à Paris

« Il y a des photos de moi à poil enfant qui circulent encore sur Internet », se désole Eva Ionesco. Sa mère photographe, Irène Ionesco, l'a immortalisée très peu vêtue dans des poses lascives dès l'âge de 4 ans. Elle en a 52 aujourd'hui. « C'était affreux, monstrueux. C'était un crime », s'insurge-t-elle, affublée d'une jolie robe légère à motifs et de sandales dorées à talons plats, dans la moitié de cette fin d'été parisien.

« Je ne suis pas contre l'érotisme en règle générale, mais avec les enfants, non, ça c'est niet », tranche Eva Ionesco, dont le premier livre, *Innocence*, directement inspiré de son enfance bafouée, fait partie des 581 parutions de la rentrée

littéraire française. Depuis lundi, il est aussi entré, avec 15 autres fictions françaises, dans la course au prix Renaudot.

Les *Inrocks*, *Libé*, *l'Obs*... la presse accorde une place de choix à l'auteure. Elle y apparaît en tenue recherchée, savamment maquillée, le plus souvent avec des airs de vamp étudiés, surjoués. Chevelure vaporeuse et regard séducteur à l'appui. Paradoxale, Eva Ionesco?

Dans son livre, celle qui a été si souvent déshabillée par sa mère ne cache pas son appétit pour les fringues sophistiquées. Elle raconte d'ailleurs les virées frénétiques qu'elle faisait avec sa mère dans les boutiques londoniennes, à la recherche de vêtements rares empreints d'excentricité...

Vêtements qu'Irène Ionesco confisquait ensuite dans une

armoire sous clé et ressortait comme appât ou récompense pour faire poser sa fille, dont les photos étaient ensuite vendues à des magazines.

« Ma mère, elle est malade »

L'alibi d'Irène Ionesco, ex-danseuse de cabaret d'origine roumaine née à Paris en 1930, et issue d'un inceste, nous est-il révélé dans *Innocence*: il s'agissait d'art. C'était à l'ère de la libéralisation des mœurs, dans les très permissives années 1970. « Il y avait beaucoup d'artistes, et de femmes artistes à l'époque à Paris, qui faisaient de l'art érotique, pour faire fantasmer les hommes », indique Eva Ionesco. Mais ça n'explique pas tout à ses yeux, loin de là: « Il ne

VOIR PAGE F 2 : IONESCO

## LIVRES

À LA PAGE

## Faut-il vraiment que cesse la colère d'Achille?

MAYA  
OMBASIC

Dans son dernier livre, *Civilisation : comment nous sommes devenus américains* (Gallimard), le philosophe français Régis Debray constate, non sans ironie, que l'Occident entier est sous l'hégémonie américaine. Toutes les démocraties occidentales, écrit-il, malgré leurs variations culturelles et leurs soubresauts nationaux et nationalistes, sont des cultures locales qui crient à la survie et au respect de leurs différences face au rouleau compresseur nommé l'Amérique.

Sa démonstration relève du génie. Les arguments sont si solides qu'il ne reste comme bouée de sauvetage que la méditation bouddhiste de pleine conscience: embrasser entièrement ce qui est. Et ce qui est, c'est l'incontestable transfert d'hégémonie, d'un paradigme de pensée et de vision du monde vers un autre: le français n'est plus la langue de la diplomatie, l'Halloween remplace la Toussaint, «le royaume de la rhétorique a doucement rallié l'empire de la statistique», les jardins de Luxembourg et les parcs Lafontaine de ce monde ne regorgent plus d'intellectuels ni d'étudiants concoctant les Mai-68 et les «Refus global», mais plutôt de joggeurs sophistiqués sur lesquels veille l'image d'une star de Nike qui carbure à la performance.

On se mondialise aussi vite que l'on se «deshistorise» parce que les *youtubers* et les *millennials* ont remplacé l'institution par un équipement! Dans un monde où l'image et l'espace ont détrôné l'écrit, la mémoire et le temps, il ne suffit plus de savoir qui on est, mais plutôt où on est dans l'espace par la géolocalisation qui suit chacun de nos mouvements à une seconde près.

## Tragédie en cours

Résultat? Contre cette mondialisation aliénante et amnésique grande, comme une résistance, sur toute la planète, la colère d'Achille, héros d'*Illiade*, l'épopée dans laquelle il incarne l'archétype du héros tragique, ardent dans sa haine de l'injustice et créateur d'une morale fondée sur l'honneur et l'orgueil, tout le contraire de la morale judéo-chrétienne.

Dans ces moments-là, la figure d'intellectuel prend tout son sens. Georges Leroux, notre philosophe-roi national, donne d'ailleurs l'heure juste sur l'état des lieux de la philosophie et des idées auxquelles on peut encore s'accrocher afin de mieux se retrouver dans le temps et dans l'espace.

Dans un livre qui vient de paraître, *Georges Leroux: entretiens* (Boréal), le lecteur a le privilège de comprendre le passé, l'enfance, l'éducation, les influences, les maîtres de pensée, les affinités électives et tout ce qui a façonné cet intellectuel indispensable qui n'a pas peur de la place publique et dont la vie et l'œuvre aident à mieux saisir le Québec d'antan et d'aujourd'hui.

A partir des questions pertinentes de Christian Nadeau, professeur de philosophie politique à l'Université de Montréal, on suit son éducation classique chez les dominicains, puis les jésuites, éducation qui lui a transmis la dignité et les vertus morales à partir des exemples croisés de héros grecs et romains.

L'humanisme, dont Leroux se veut l'héritier, se revendique surtout de la «dignité de la connaissance» et de la «grandeur de l'homme». À part l'éducation classique, qui a survécu un peu au Québec grâce à la création des cégeps, la posture humaniste passe par l'ouverture aux courants de pensée autres que classiques et continentaux.

Les penseurs américains et anglophones sont importants pour le philosophe: de Martha Nussbaum à Gil Andijar, de Charles Taylor à Will Kymlicka, on leur doit l'idéal de *convivencia*, de pluralisme et d'altérité par excellence. La variété de l'enseignement et le souci de donner aux générations futures le sens de la continuité prennent parfois la forme, pour ce penseur original, d'un voyage en Grèce sur les lieux de mémoire avec ses étudiants.

Véritable dépositaire des événements qui ont façonné le Québec, le vécu du philosophe qui se dévoile sous nos yeux aide à mieux saisir toute l'ampleur de la Révolution tranquille et de ce christianisme de gauche omniprésent dans les années 1960, mais difficile à mettre en mots, avoue le principal intéressé.

Jusqu'à là, ça va, on a l'impression que Debray est dans le champ et que notre spécificité culturelle, intellectuelle et historique nous fera résister à l'hégémonie ambiante, notamment par notre pacifisme légendaire. Leroux se souvient



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dans le livre *Georges Leroux: entretiens*, le lecteur a le privilège de comprendre le passé, l'enfance, l'éducation, les influences, bref tout ce qui a façonné cet intellectuel indispensable.

avec tendresse de son professeur de jadis, le père André Pâquet, qui, avant même d'entamer la lecture d'*Homère*, disait d'ailleurs «qu'il faut que cesse la colère d'Achille!», histoire de miser sur la maîtrise de soi.

Georges Leroux, à le lire, personnifie l'idéal philosophique de Hannah Arendt, qui met la culture et l'éducation au cœur du projet démocratique. Le philosophe demeure critique de l'état des lieux de la pensée actuelle au Québec et donne raison, malgré lui, au constat de Régis Debray en disant: «Le travail s'internationalise, l'écriture devient partout la même... On a le sentiment de se trouver devant une scène uniforme, complètement mondialisée, où toute appartenance a été effacée.»

Transposés à l'échelle locale, les mécanismes de la pensée binaire se traduisent par ce constat: pour parler du Québec d'aujourd'hui, la question nationale et identitaire a l'hégémonie sur tout le reste. Normal, dirait Debray, «cette rétraction ou crispation, qui signale une retraite, s'appelle culture».

Raison de plus de considérer ces entretiens avec Georges Leroux comme un livre indispensable, même si Christian Nadeau semble avoir oublié de lui poser une toute dernière question: faut-il aujourd'hui encore dire aux futures générations, capables de mettre au monde la sève sacrée du printemps des érables dans la vallée des avalés, qu'il faut vraiment que cesse la colère d'Achille?

## IONESCO

SUIITE DE LA PAGE F 1

faut pas confondre une société permissive et les gens qui ont une grande perversité. Il y a des dingues. Ma mère, elle est malade, perverse.»

Innocence. Le titre de l'ou-

vrage renvoie à ceci: «Ma mère disait très souvent de moi que j'étais innocente. Mais c'était à double tranchant, se remémore Eva Ionesco. C'était: vous savez, elle pose comme ça, mais

elle ne sait rien du sexe, des hommes, pour elle, ça ne veut pas dire grand-chose d'écartier les jambes...»

Ce n'est pas la première fois qu'Eva Ionesco relate son enfance. Elle l'a déjà fait en 2011 dans son film *My Little Princess*, avec Isabelle Huppert dans le rôle de la mère vampire. Comme dans *Innocence*, outre les poses interminables de photos prises sous la contrainte, la cinéaste revenait sur la pauvreté crasse de ses jeunes années alors qu'elle partageait un petit logement avec son arrière-grand-mère tandis que sa mère vivait seule tout à côté dans son appartement studio.

À la sortie du film, d'abord présenté dans le cadre de la Semaine de la critique au Festival de Cannes, la cinéaste précisait que c'était très en dessous de ce qu'elle avait vécu.

## À la recherche du père

Elle se félicite aujourd'hui d'être allée beaucoup plus loin dans son livre, qui nous fait découvrir mille et une facettes de sa petite enfance à Paris, à Londres, mais aussi à San Francisco et en Espagne, jusqu'à sa 11<sup>e</sup> année. Sur tout, elle se réjouit d'avoir donné une place à son père, grand absent de son film... et de sa vie, à partir de l'âge de 4 ans.

On comprend que la mère faisait obstruction à la relation père-fille, pour mieux garder la petite sous son joug. Ce n'est qu'à 10 ans, deux ans après la mort de son père, qu'Eva apprendra son décès. Elle ignorera aussi longtemps, jusqu'à récemment, où il est enterré.

On comprend aussi finalement dans ce livre aux allures d'enquête que ce père né en Hongrie, aux accointances nazies, demeure en grande partie un mystère pour sa fille. À peine si Irène Ionesco lui a remis quelques photos où il apparaît aimant, en compagnie d'une petite Eva ravie.

Dans son enfance, raconte l'auteure, sa mère la menaçait quand elle se montrait rétive, disant qu'elle avait dans ses gènes la méchanceté de son père nazi. «C'était très troublant, se souvient la femme de 52 ans. Je me disais: quelle est la partie de moi qui est très mauvaise et qui veut tuer l'autre? Ça m'a profondément perturbée.»

## Une suite de procès

Vers l'âge de 12-13 ans, Eva s'est vue séparée de sa

mère. Irène Ionesco a perdu la garde sa fille, qui a été confiée aux services sociaux et a passé plusieurs années en centre d'accueil, avant d'écumer les boîtes de nuit parisiennes. Mais cette partie de sa vie va figurer dans un prochain livre, confie Eva Ionesco, qui a renoué un temps avec sa mère, avant de rompre tout lien avec elle il y a une dizaine d'années.

«J'ai cessé de la voir à partir du moment où j'ai compris qu'elle ne me donnerait jamais les négatifs des photos qu'elle avait prises de moi», précise-t-elle. Depuis, les deux femmes se parlent par tribunaux interposés. La fille a finalement obtenu que les fameuses photos ne soient plus diffusées sans son consentement. Et la mère a finalement été condamnée pour «sexualisation malsaine» à l'égard d'une très jeune enfant.

Ces jours-ci, Eva Ionesco peaufine un scénario en collaboration avec son mari, l'écrivain Simon Liberati, qui a lui-même publié il y a deux ans sous le titre *Eva* (Stock) un roman sur l'enfance tourmentée de sa femme. Il a d'ailleurs été poursuivi en justice, en vain, par Irène Ionesco, qui voulait l'obliger à censurer certains passages sur elle.

Le scénario des deux auteurs s'inspire encore une fois de la vie d'Eva Ionesco, mais en partie seulement. «C'est la fin de la première histoire d'amour, et de toutes les bêtises qu'on faites encore une dernière fois pour passer le cap de l'âge adulte», résume la cinéaste, précisant que dans la distribution de ce film qu'elle s'apprête à tourner au cours des prochains mois, on retrouvera son fils de 22 ans. Et, encore une fois, Isabelle Huppert.

Entre-temps, Eva Ionesco ne lâche pas le morceau. Elle veut s'attaquer aux sites Internet, dont le géant Google, qui perpétuent les photos pédopornographiques que sa mère a faites d'elle: «Il faut absolument que je les fasse enlever. C'est long, c'est compliqué, c'est les États-Unis... Mais je vais enclencher!» laisse-t-elle tomber. Dans ses troublants yeux gris-vert, des éclairs de fureur.

Collaboratrice  
Le Devoir

INNOCENCE  
Eva Ionesco  
Grasset  
Paris, 2017, 432 pages

## VOYAGE

SUIITE DE LA PAGE F 1

*Arsenault, qui met les mots "Bud Light", "Coors Light" et "douchebag" dans un contexte poétique, que j'ai compris que ça allait être correct si je parlais de mes cadres de fenêtre.»*

À l'instar de la Canadienne Rupi Kaur, dont le populaire recueil *Milk and Honey* exorcise les oppressions de la santé mentale qui vacille et des relations qui empoisonnent l'existence, la Sherbrookoise fomentée dans *Chenous* une poésie pop, sans facilité, fière d'être transformée en diachylons par les cascadeurs de l'amour et de la vie qui s'en remettent à ses bons soins.

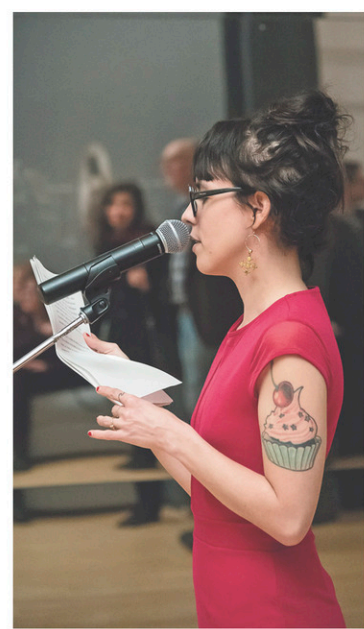
«A mes yeux, ça a toujours été son rôle, à la poésie, de faire du bien, de libérer, de te permettre de mieux te connaître en mettant des mots et des images sur des douleurs qui t'échappent, plaide Véronique. Pour moi, la poésie a toujours eu cette propriété-là et ce sera swell que ça fasse ça à encore plus de monde.»

## Être là pour de bon

«Ma p'tite / saura jamais / qu'à l'autre bout du fil / un samedi soir / ses pleurs / m'ont ramenée / du loin / où je pensais aller», confie Véronique Grenier dans *Chenous*, chronique d'une grave dépression pendant laquelle l'ombre de plus en plus séduisante du suicide n'aura néanmoins jamais eu raison de la douceur de l'étreinte entre elle et ceux qu'elle appelle ses «p'tits».

«Ma paume sur le tissu pelucheux du pyjama / un cœur repousse ma main / ça me rassure de savoir que / cette chose startée dans mon ventre / se lasse pas elle de continuer de se faire aller / j'ai fabriqué un cœur qui a le goût de battre», s'étonne-t-elle ailleurs, incrédule qu'une sœur du désespoir de sa trempe ait pu donner naissance à pareille joyeuse frimousse.

Sait-elle déjà comment elle parlera à son fils et à sa fille de cet épisode douloureux lorsqu'ils seront en âge de la lire? «Je suis consciente que c'est quelque chose que je vais devoir faire, un jour. Je veux qu'ils soient capables d'aborder mes textes et de retenir que si j'ai eu



SOURCE IDRABLABRIE

Véronique Grenier signe une œuvre littéraire dans le cadre de l'exposition *Le temps file*, en cours au MNBAQ.

des moments difficiles, c'est parce que je suis faillible et que si je suis faillible, c'est parce que je suis un être humain», répond d'abord la maman, en reprenant un credo souvent entonné sur différentes tribunes (chez *Urbania*, entre autres). Les abonnés aux solutions faciles ne se feront jamais trop répéter que la dépression ne se soigne pas en «flattant un chat et en prenant la vie du bon côté», insiste-t-elle.

«Ma condition fait que je suis appelée à vivre d'autres moments semblables à celui-là, mais je sais aussi, maintenant plus que jamais, que je ne vais pas m'enfoncer aussi loin à nouveau. Je sais que les p'tits vont me revoir», ajoute-t-elle, en rejetant avec une fermeté presque inédite l'éventualité d'un départ qu'elle provoquerait elle-même.

Autrement dit: au moment où les p'tits remettront les pieds dans ce *Chenous* dont ils découvriront a posteriori la noirceur, il y aura eu d'autres livres, d'autres câlins, d'autres becs. Il y aura toute la vie pour s'expliquer et s'aimer, chose impossible si leur mère, plutôt que d'écrire ce livre, avait choisi de mettre fin au sien.

Collaborateur  
Le Devoir

CHENOUS  
Véronique Grenier  
Éditions de Ta Mère  
Montréal, 2017, 57 pages

## LIBERTÉ

ART &amp; POLITIQUE | N° 317 | SEPTEMBRE 2017 | 12 \$

## Le droit sans la justice

Dany-Robert Dufour, Marie-Pierre Bouchard, Dominique Goy-Blanquet...



ENTRETIEN

Luce Des Aulniers  
Les éclats de la mort

REPORTAGE D'ALEX NOËL

Les femmes invisibles  
Retour sur une fermeture d'usine

TÊTE-À-TÊTE

G. Ancelovici et S. L'Espérance  
Sauver ce qui pourrait disparaître

FILLES CORSAIRES

Camille Toffoli  
De l'autre côté de la fenêtre

LIVRES  
FICTION

PREMIER ROMAN

## Portrait de groupe avec drame

Avec trente nouvelles en clair-obscur, Stéfanie Clermont mesure l'immobilité et la renaissance

CHRISTIAN DESMEULES

Entre sa naissance et sa mort — ou sa seconde naissance —, il arrive que l'on cherche longtemps quoi faire, où se poser, comment disposer de sa liberté.

« Ces lieux tranquilles où vivre et mourir en paix, il n'y en a presque pas. Il n'y en a presque plus. Et moins il y en a, moins on se souvient de cette autre vie, celle qui commence dans le ventre et qui éclate dans la gorge, dans les yeux, dans le sexe, dans nos langues qui touchent au soleil. »

Le jeu de la musique s'ouvre sur le suicide d'un garçon aux « yeux de husky bleu glaçon » dans un terrain vague de l'est de Montréal. « Vincent était, en général, trop. Il parlait trop, il riait trop, il buvait trop, il prenait des risques stupides, il était tout en montagnes russes et en bords de précipices. »

Sa mort va représenter à la fois un électrochoc et une possibilité silencieuse pour quelques jeunes femmes à la vie stagnante qui l'ont connu, personnages désespérés et comme étouffés par la liberté qui évoluent dans les histoires de Stéfanie Clermont. Dans *Le jeu de la musique*, premier livre de cette auteure née à Ottawa en 1988, se déploie une trentaine de nouvelles qui se font écho au gré

d'une architecture fine et complexe.

Elles sont amies depuis toujours, voisines ou colocataires. Elles supportent depuis trop longtemps un conjoint violent, s'accrochent à un amoureux absent, refusent de regarder en face l'horizon d'un avenir qui leur semble éteint. Elles vivent avec la dépression sans le savoir, préfèrent les facilités de l'alcool et de la prostration.

Il y a Céline et Julie, originaires d'Ottawa. Estella, qui partage un appartement du quartier Hochelaga à Montréal avec Sabrina, elle aussi d'Ottawa. Toujours un peu hargneuse, Sabrina fera des allers-retours en Californie pendant neuf ans pour aller rejoindre Jess, son amoureux, « un ange habité de noirceur » qui vit dans un squat. Dépendante de cette « histoire d'amour cannibale » avec ce personnage transgenre — qui passe du « il » au « elle » au fil du temps et des nouvelles du recueil —, Sabrina se contente d'alterner les petits boulots avec des périodes de chômage ou de BS.

Elles s'accrochent parfois à l'amour, qui est une « vengeance contre la médiocrité du travail », ou rêvent en silence de quitter la grande ville, tels des greffons qui refusent de prendre. « Points faibles de la ville: il n'y a pas de vie, sauf la vie humaine. Il n'y a

pas de lacs, de rivières, de forêts. Il n'y a pas de chevreuils, de clairières, de poissons. À peine quelques étoiles un soir sur dix. Ça pue le calisse. L'eau du robinet goûte le chlore. »

Portés par les motifs récurrents de l'enfermement, de l'absence d'issue et par l'échec, les personnages de Stéfanie Clermont s'enlisent dans l'apathie, l'aigreur précoce, l'alcoolisme, victimes de la pauvreté et souvent forcés à la colocation. Comme Julie: « J'habite un peu partout, en ville, dans le bois. Chez les autres. Dans des chambres que je ne prends pas le temps de décorer, dans des quartiers que je n'apprends pas à connaître. Je travaille un peu partout, n'importe comment, deux mois à la fois, cent dollars à la fois. La grande constance de ma vie, c'est que je suis souvent triste. » (*La bête noire*)

D'une main crue et ferme, mais toujours avec doigté, Stéfanie Clermont explore cet état d'entre-deux qui se prolonge parfois et qui s'accompagne d'un terrible sentiment de défaite: le seuil de la trentaine, le passage terrifiant à l'âge adulte. À la façon de Sabrina (dans *L'employée*), qui ne se fait aucune illusion: « Je me sentais déjà vieille, je sentais déjà que j'avais manqué le bateau et que je pourrais sous mes airs de fraîcheur et de santé. » Alors



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Stéfanie Clermont explore notamment l'apathie et l'alcoolisme dans son premier roman.

qu'en même temps, elle méprise le « sabotage de petite conne » qui l'empêche de faire ce qu'elle voudrait vraiment: c'est-à-dire écrire.

Malmenés par la violence sexuelle ou conjugale, contraints par la violence du travail ou celle de la pauvreté, ces destins ont à leur façon aussi quelque chose d'exemplaire.

« Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens », a écrit le poète palestinien Mahmoud Darwich, que cite avec justesse Stéfanie Clermont.

Des histoires en clair-obscur d'immobilité et de renaissance auxquelles fait écho le destin singulier et réinventé de Jess, qui est bien « la preuve que la

vie, ça ne tient pas en place: ça pousse et ça perd sa peau ».

Collaborateur  
Le Devoir

**LE JEU DE LA MUSIQUE**  
★★★ 1/2  
Stéfanie Clermont  
*Le Quartanier*  
Montréal, 2017, 344 pages

## Aux frontières de l'empathie

Mathieu Blais sonde la complexité du rapport bourreau-victime

DOMINIC TARDIF

Le problème avec des personnages comme Thomas, un des trois narrateurs de (*Sainte-Famille*), c'est que leurs doléances apparaissent d'abord plutôt légitimes. Quiconque a déjà pensé ne pas mériter le sort de merde que la vie lui réservait ne peut qu'avoir de l'empathie pour ce concierge de la petite bibliothèque d'une ville sans histoire, pestant contre sa patronne, contre sa femme et contre tous ceux qui ne le croient bon qu'à gratter les gommages à mâcher collées au plancher des toilettes. Le romancier Mathieu Blais n'aura même pas besoin de préciser de quelle station de radio il s'agit lorsque son proverbial homme blanc en colère syntaxera une ligne ouverte. Nos oreilles sont déjà tournées vers Québec.

Toute cette empathie s'envole évidemment quelques pages plus tard, quand celui que l'on surnomme « Tomtom » rentre du bar et frappe sans ménagement sa femme Maggie, avant de carrément la violer. Compatissez-vous encore avec ce fou d'alcoolique qui ne sait tolérer ses propres humiliations qu'en humiliant les autres?, semble alors nous demander Mathieu Blais, très habile pour ainsi renverser les perspectives.

Après avoir fait mine de simplement montrer l'envers de la médaille lorsqu'il offre dans une seconde de trois parties la parole à Maggie, le prolifique auteur (neuf livres depuis 2005) répète le même petit manège. Il révèle ainsi la complexité des relations bourreau-victime, tout en testant les limites de notre affection pour la femme.

De l'espoir de s'arracher à la misère

À l'aide des nombreux passages de son texte placés entre parenthèses, Mathieu Blais rappelle donc comment, malgré ce que prétendent les chantages du si-tu-le-veux-tu-le-peux, l'Occident confine à la marge de vies anonymes trop de représentants de sa classe moyenne. Même l'espoir, qu'invoquent ceux pour qui il est toujours possible de s'élever au-dessus de sa condition, se fait une denrée rare à Sainte-Famille.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'écrivain Mathieu Blais

Maggie aimerait tant trouver les mots afin que son adolescent de fils, Justin, ne s'en remette pas, comme tant d'autres, à l'apaisement facile et immédiat de la rage. Elle ne connaît pourtant que le silence. « Je me répète que je devrais lui parler de ses notes, de l'importance de s'accrocher, pour des gens comme nous [...] parce que s'arracher à la misère, c'est aussi s'arracher à tout ça — mais je suis conne, conne si conne, et je ne lui parle de rien. »

Roman à la langue aussi fougère qu'une bourrasque et au ton quelque part entre l'hyper-réalisme et la fable, (*Sainte-Famille*) transcende le moralisme très campagne de prévention qui pèse sur trop de fictions nommant la violence conjugale. C'est de l'irrésistible attrait de la violence pour qui a vécu la violence qu'il est ici question, une grande profondeur de champ conférant parfois à cette histoire d'apparence banale les allures de métaphore. Mathieu Blais aurait-il encapsulé dans son village inventé les pires travers d'une société qui ne sait qu'apprendre à ses démunis à rendre responsables de leurs problèmes de plus démunis?

Collaborateur  
Le Devoir

(SAINTE-FAMILLE)

★★★  
Mathieu Blais  
*Leméac*  
Montréal, 2017, 144 pages

## L'homme qui se faisait son cinéma

Patrice Lessard signe un thriller plutôt hitchcockien dans une ville en dépression

CHRISTIAN DESMEULES

Sous le regard de Patrice Lessard, qui y situe son cinquième roman, le centre-ville de Louiseville, en Mauricie, n'est plus ce qu'il était. Avec ses immeubles décatés, ses commerces convertis ou disparus, sa « clientèle » de bénéficiaires de l'aide sociale et de désœuvrés, l'endroit donne l'impression de ne s'être jamais relevé d'une guerre civile.

Et loin du souvenir de sa gloire d'antan, l'hôtel Windsor est réduit à son bar, qui se donne des airs de taverne de quartier où affluent les amateurs de molles tablettes et de vidéopoker. Dans *Cinéma Royal*, Louiseville est une petite ville quasi moribonde où « le commun des mortels ne se préoccupe que de son nombril et de ses peurs mémorables ».

Barman au Windsor depuis avoir interrompu des études de littérature à l'université, Jean-François, 45 ans, est une sorte de naufragé consentant qui se satisfait de sa médiocrité. Il habite au-dessus de l'ancien Cinéma Royal, transformé en petit centre commercial. Dépourvu d'illusions, il sait qu'il « constitue, pour les gens du cru, la représentation même de l'échec ».

Un soir, pourtant, lorsque Luz Santander, une flamboyante Espagnole mariée à un avocat de la petite pégre locale, met les pieds dans son bar, son armure d'indifférence se fissure. Le narrateur de *Cinéma Royal* aura le coup de foudre pour cette cliente qui « ne cadrerait pas dans le décor » et va se fendre en quatre pour satisfaire toutes ses volontés — surtout alcooliques. « J'au-

rais aimé être espagnol ou italien, j'aurais aimé ne pas m'appeler Jean-François. »

Au fil de confidences alcoolisées, dans une sorte de sursaut existentiel, cette femme fatale viendra ainsi jeter un peu de lumière sur sa vie terne et prévisible (en plus d'être un prénom féminin commun en espagnol, luz signifie « lumière »). Même s'il se jette dans cette histoire avec un soupçon d'incrédulité, un peu comme on assiste au cinéma à une représentation de la réalité, Jeff veut y croire. Elle représente en quelque sorte une sortie de secours — ou sa fenêtre sur cour.

Sorte de retour subversif au pays natal (l'auteur est né à Louiseville en 1971), flirtant sans trop de sérieux avec le thriller, *Cinéma Royal* incarne ainsi le vague désir de changement et les obsessions d'un homme pour une femme.

Et tout comme dans *Le sermon aux poissons*, le décor y vibre de « tous les gens, les lieux qu'on aime et qui s'évanouissent, et tout ce qu'on déteste et qui reste dans la tête comme une cicatrice ». Au milieu d'un centre-ville désormais évanoui, témoin de sa propre insuffisance, Jeff semble prêt à tout pour s'en extraire. « J'avais toujours détesté ces environs où on ne restait qu'afin que rien n'arrive, manière à mon avis rebutante de se donner l'impression de vivre en paix. »

Auteur d'une trilogie « lisboète » remarquée par la critique (*Le sermon aux poissons*, *Nina*, *L'enterrement de la sardine*, Hélotrope, 2011, 2012 et 2014), Patrice Lessard ravive les fantômes du passé et livre dans *Cinéma*

Royal un hommage plutôt habile à un certain cinéma hollywoodien. Il porte au cœur même de son intrigue la marque de *Body Double* ou des hitchcockiens *Vertigo* et *Fenêtre sur cour* — films nourris par l'obsession et les quiproquos.

Rien de suffisant toutefois pour nous faire oublier que le récit est par moments prévisible, sans vrai souffle, lesté d'un style plus lourd qu'à l'habitude et d'une accumulation de détails qui étourdissent.

Mais derrière le miroir des apparences, Patrice Lessard l'a bien compris, il y a souvent encore d'autres apparences. C'est un jeu auquel il aime convier ses lecteurs.

Collaborateur  
Le Devoir

**CINÉMA ROYAL**  
★★★  
Patrice Lessard  
*Hélotrope*  
Montréal, 2017, 168 pages



Du 28 août au 3 septembre 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT NO DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La déroute	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	1/4
2	Les chevaliers d'Antarès • Tome 7 Vent de...	Anne Robillard/Wellan	2/3
3	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	4/18
4	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	5/12
5	Eva Braun • Tome 1 Un jour mon prince viendra	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
6	Un outrage mortel	Louise Penny/Flammarion Québec	3/4
7	Une promesse pour Alice	Éliane Saint-Pierre/Les Éditions réunies	8/2
8	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	6/17
9	Un temps nouveau	Micheline Duff/Québec Amérique	-/1
10	Je préfère qu'on soit amants	Sylvie G./Les Éditions réunies	7/3

## ▼ Romans étrangers

1	La vengeance du pardon	Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	-/1
2	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	2/24
3	Cross, cœur de cible	James Patterson/Lattès	1/4
4	Le jour où les lions mangeront de la salade...	Raphaële Gaudin/Édito	6/3
5	Frappe-toi le cœur	Amélie Nothomb/Albin Michel	3/2
6	C'est le cœur qui lâche en dernier	Margaret Atwood/Robert Laffont	-/1
7	Naitre colonisé en Amérique	Marc Levy/Robert Laffont	4/19
8	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	5/13
9	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	7/16
10	Underground railroad	Colson Whitehead/Albin Michel	-/1

## ▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/46
2	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10	3/16
3	Maternité, la face cachée du sexisme	Marilyse Hamelin/Leméac	2/2
4	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme	5/5
5	Dictionnaire critique du sexisme linguistique	Collectif/Somme toute	-/1
6	Georges Leroux, Entretiens	Christian Nadeau   Georges Leroux/Boréal	-/1
7	Anthologie Relations	Jean-Claude Ravet/Lux	-/1
8	Naitre colonisé en Amérique	Christian Saint-Germain/Liber	-/1
9	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	-/1
10	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse	9/15

## ▼ Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/81
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/24
3	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les...)	Frédéric Lenoir/Fayard	3/11
4	L'empire de l'or rouge	Jean-Baptiste Malet/Fayard	5/4
5	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	4/14
6	La dette de Louis XV	Christophe Tardieu/Cerf	8/7
7	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	-/1
8	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	6/2
9	Écoutez la nature. De Lucrèce à Hubert Reeves	Collectif/Novalis	-/1
10	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Patrice Lessard livre dans *Cinéma Royal* un hommage plutôt habile à un certain cinéma hollywoodien.

## LIVRES &gt; FICTION FRANÇAISE

## Ce qu'il reste des étés sans fin

Souvenirs de la marée basse raconte l'héritage laissé par une mère nageuse

GENEVIÈVE TREMBLAY

De l'enfance et de la jeunesse ne restent souvent que des souvenirs épars en séquences plus ou moins claires — des étés trop brefs, des joies et des peines, des premières fois. Cette mémoire multiple s'éclaire et s'affine pourtant dans *Souvenirs de la marée basse* en un seul et même fil, tiré sur des années: le legs d'une mère à sa fille, mystérieux héritage d'une femme au caractère indéchiffrable et surtout nageuse inarrêtable, profondément indépendante. Qu'est-ce que l'allant de l'eau, giron libre et puissant, peut laisser comme marque sur la vie d'une jeune fille? Voilà: ce roman, douce mémoire ramenée au temps présent.

Nous sommes à Arcachon, au bord de l'Atlantique, à la fin des années 1940. C'est là que la petite Chantal, née à Lyon de parents qui ne se comprennent déjà plus, est arrivée chez ses grands-parents dans une « valise-berceau » qui la destine déjà aux départs. Il faudra peu de temps pour que sa mère, Jackie, la rejoigne dans ces éternelles vacances, pressée de revoir la ville de son enfance à elle, le sable de la dune et la permanence de la mer. Cette femme éparpillée ne vit en effet que pour battre les flots, indifférente au reste, n'habitant sa liberté que quand elle s'enveloppe dans l'eau. Aucune passion ne la lie à son mari Armand, qui s'est muré dans le silence depuis qu'il a survécu à la guerre, la deuxième.

Et ainsi passent les étés-années. La petite Chantal découvre le pouvoir de l'eau froide dans le sillage de sa mère, observe l'écosystème de la plage atlantique, ses coquillages, son sable, son varech qu'elle cueille en grappes. Avec son amie Lucile, figure inespérée avec qui partager imaginaire et secrets, cet environnement de marées, de dunes, de ciel horizontal et de forêts opaques devient un espace de liberté perméable au reste.

« Nous parlons notre langue, nageons bizarrement. Nous pensons que le monde n'obéit pas à la mécanique, écrit la narratrice, mais qu'il s'approprie par la magie. » Surtout, que les idées noires de sa mère, que son ennui de



ULF ANDERSEN

Le dernier roman de Chantal Thomas rattache passé et présent dans une écriture pareille à une onde, régulière et chantante.

plus en plus profond de femme confinée à la maison, ne contaminent pas cet espace à elle, enfant marine.

## Un héritage pluriel

Divisé en courts chapitres resserrés, *Souvenirs de la marée basse* rattache passé et présent dans une écriture pareille à une onde, régulière et chantante. Avec un certain détachement néanmoins empreint de chaleur, le récit de la narratrice — miroir de l'auteure — capture avec clairvoyance ces détails, éphémères sans l'être, qui font l'identité. Même soixante ans plus tard, Arcachon a encore ce goût salé, résonne de la rumeur des hordes de petits vacan-

ciers, charrie l'ombre insoumise de Jackie.

Dans ces étés qui survivent aux hivers, Chantal grandira dans l'idée que la volupté naît sur la plage, que la liberté est proportionnelle à l'espace dont dispose le corps et que, sur les rivages, on ne peut que revenir.

Il y aura d'autres mers, d'autres villes pour Chantal et aussi pour Jackie, établie plus tard sur la Côte d'Azur où elle continue de nager et où lui rendra visite sa fille — c'est la deuxième partie de l'ouvrage, discrètement plus froide. Mais leur goût profond pour le présent, comme seul sait en faire la jeunesse, ne faiblira pas. « Ma mère est une enfant à part, écrit Chantal Thomas. Une enfant estivante, définitivement

décrochée de toute perspective de retour. » Une mère comme « une étrangère très particulière », qui n'aura donné à sa fille que l'espace de la plage, immense et fondateur. Et cette illumination tardive: que l'amour se love dans des endroits longtemps restés secrets.

Le Devoir

## SOUVENIRS DE LA MAREE BASSE

★★★★  
Chantal Thomas  
Seuil  
Paris, 2017, 224 pages

**MAINTENANT VOUS ALLEZ CONNAÎTRE L'AVENIR**

Yuval Noah Harari  
**Homo deus**  
Une brève histoire de l'avenir

Yuval Noah Harari  
**Sapiens**  
Une brève histoire de l'humanité

**APRÈS LE SUCCÈS MONDIAL DE SAPIENS**

Albin Michel

## Lire les figures imposées de la rentrée ou pas?

Amélie Nothomb et Éric-Emmanuel Schmitt entretiennent à nouveau le diktat de l'incontournable

FABIEN DEGLISE

Ça fait 26 ans que ça dure. Une autre rentrée littéraire, un autre roman d'Amélie Nothomb — *Frappe-toi le cœur* (Albin Michel) cette année — qui apparaît pour trôner comme une évidence, sur les tables des librairies. Éric-Emmanuel Schmitt, autre romancier prolifique, est juste à côté, avec *La vengeance du pardon* (Albin Michel), cherchant dans la masse des sorties de l'automne à être plus que visible et à titiller, lui aussi, le côté grégaire du lecteur et de la lectrice en appelant avec ostentation à une rencontre sur les chemins de la conformité et du « suivisme ». Joli paradoxe, d'ailleurs, dans le monde du livre qui promet d'élever l'esprit, de le rendre plus libre, avec parfois des lectures imposées.

Alors, faut-il succomber à ces appels de la nouveauté prévisible, du diktat de l'incontournable suivant la recette habituelle de la mise en marché, de la fin de l'été au pied d'un sapin de Noël? Oui, si l'on accepte l'apparence des ficelles tirées par les deux romanciers familiers pour manipuler les sentiments à grand coup d'enfance brisée, de trouble de l'attachement, de rapport trouble à la mère, au père, de résilience... Entre autres choses.

Amélie Nothomb fait passer tout ça dans la vie de Diane qui, en venant au monde, atise la jalousie d'une mère qui s'aime un peu trop. Plus tard, l'arrivée d'une sœur va creuser ce déséquilibre affectif et subtilement teinter une carrière universitaire et une destinée où se perdre dans le travail est une façon de ne pas affronter des formes plus douloureuses d'engagement.

Éric-Emmanuel Schmitt tient à peu près le même langage en quatre nouvelles. La première révèle *Les sœurs Barbarin*, Lilly et Moïsette, des jumelles, en compétition dans un environnement où l'amour est à géométrie variable. Dans *Mademoiselle Butterfly*, c'est le rejet d'un enfant par son père et



JOEL SAGET ET ERIC FEFERBERG AGENCE FRANCE-PRESSE

Le Nothomb cuvée 2017, *Frappe-toi le cœur*, se prend sur un coin de table, alors que le Schmitt de la rentrée, *La vengeance du pardon*, offre, lui, un peu plus de consistance.

d'une mère par celui qui l'a mise enceinte, qu'il exploite sur fond de grave crise affectant la haute direction d'une banque. Plus loin, la perte d'un enfant donne le ton de *La vengeance du pardon*, nouvelle qui partage son titre avec l'ensemble du bouquin, face à face troublant d'une mère avec le tueur de sa fille, qui précède une relecture du *Petit Prince* intitulée *Dessine-moi un avion*.

Douceur, légèreté: de Nothomb à Schmitt, c'est encore une fois de ces deux choses qu'il est question, malgré la dureté des sentiments, la violence des angoisses existentielles qui se fondent dans une écriture simple et efficace, dans un verbe maîtrisé qui

trace les contours d'images consensuelles. L'une et l'autre exploitent avec cette nonchalance admirable les grands mythes de l'engagement, de la filiation, de la fatalité, de la convoitise, de l'abnégation, sans la peur de réécrire l'opéra de Puccini, de convoquer Saint-Exupéry ou de citer Alfred de Musset et son « *Frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie* » pour expliquer, ici, la carrière d'une cardiologue.

Le Nothomb cuvée 2017 se prend sur un coin de table, comme une barre tendre juste assez sucrée pour donner un sentiment de satiété que l'on risque d'oublier très vite. Le Schmitt de la rentrée offre, lui, un peu plus de consistance,

mais surtout ce génie qui tient, oui, dans le cœur, interpellé par les deux bouquins, mais surtout dans l'art de réécrire de manière intarissable ces histoires universelles dont on connaît forcément la fin.

Le Devoir

## LA VENGEANCE DU PARDON

★★★ 1/2  
Éric-Emmanuel Schmitt  
Albin Michel  
Paris, 2017, 326 pages

## FRAPPE-TOI LE CŒUR

★★★ 1/2  
Amélie Nothomb  
Albin Michel  
Paris, 2017, 170 pages

## LIVRES

FICTION NORVÉGIENNE

## Le cœur mis à nu de Karl Ove Knausgaard

L'autobiographie monstre de l'écrivain norvégien raconte les incertitudes et le chaos de l'adolescence

CHRISTIAN DESMEULES

Quatrième tome de *Mon combat*, le monstre littéraire et autobiographique du norvégien Karl Ove Knausgaard (six volumes et 3500 pages écrits et publiés entre 2009 et 2011), *Aux confins du monde* se concentre sur les années d'adolescence de l'écrivain norvégien.

On y trouve une fois encore l'infiniment petit du quotidien et les oscillations de la conscience d'un homme qui a le courage un peu fou d'affronter sans filtre ses doutes, ses failles, ses contradictions.

Né d'une crise de foi envers la fiction, quelque part entre *Les confessions* de Rousseau et l'entreprise proustienne de réminiscence, dans un style torrentiel et mal dégrossi, impitoyable et clinique qui semble dépourvu du moindre artifice, *Mon combat nous* donne à voir la vie à l'état brut.

Dans un magma de détails qui pourraient sembler insignifiants, flux typique de la brutale honnêteté qui a valu à l'écrivain norvégien de 48 ans la célébrité littéraire (il est traduit en 22 langues) et un certain nombre d'ennuis, Knausgaard nous promène souvent, il faut le dire, entre l'irritation et la lassitude. Mais émerge parfois au détour d'une phrase, sans avertir, un moment d'émotion et de vérité — ou à tout le moins d'impression de la vérité — qui rachète tout.

Au sortir du secondaire, à 18 ans, au milieu des années 1980, Knausgaard devient enseignant pendant une année dans un minuscule village de l'extrême nord de la Norvège. Son plan est simple, parfaitement tracé : il veut devenir écrivain, voyager, accumuler les expériences, vivre la vie des écrivains qu'il admire.

Cette année «aux confins du monde» pour mettre un peu d'argent de côté et y rédiger des nouvelles, il l'aborde comme un moment charnière de sa vie. «Je suis enfin backstage», pense-t-il. Il va déchanter assez vite.

## L'été de ses 16 ans

De longs retours en arrière nous ramènent quelques années plus tôt, alors que, passionné de musique, il devient à 16 ans journaliste musical d'un quotidien local. «À cette époque, l'été

de mes seize ans, je ne voulais vraiment que trois choses. La première, c'était avoir une petite amie. La deuxième, de réussir à coucher avec une fille. La troisième, de me soûler. Enfin pour être honnête, il n'y en avait que deux : coucher avec une fille et me soûler.»

C'est aussi l'époque du divorce de ses parents, alors que son père, la figure sombre et tyrannique de son enfance — voir le tome III à ce sujet —, ramolli et devenu presque méconnaissable, commence à se dissoudre peu à peu dans les vapeurs de l'alcool.

L'alcool sera d'ailleurs la grande découverte de son adolescence. «Pourquoi est-ce que tout le monde ne buvait pas ? L'alcool rend tout grand, c'est un vent qui souffle sur la conscience, c'est des vagues qui se brisent, des forêts qui se balancent et une lumière qui dore tout ce que tu vois, paraissant même d'une certaine beauté la personne la plus laide et la plus répugnante, c'est comme si toute objection et tout jugement étaient balayés d'un revers de la main, et comble de générosité, tout, je dis bien tout, était beau.

Pourquoi dire non à ça ?»

Tout là-haut, au nord du nord, dans une succession de nuits interminables, solitaires, alcoolisées, le jeune Karl Ove va en quelque sorte basculer du côté obscur de la force. Lui qui aime la nuit, il aura vite l'impression de se vider. «Mais ici l'obscurité était différente. Cette nuit-là était toute vie.»

## Perdre son pucelage

Sensible au charme de l'une de ses étudiantes de 13 ans — source de scénarios qui ne vont jamais dépasser ses pensées —, il cherche toujours aussi désespérément à perdre son pucelage. Objectif qu'un mélange de malchance et de maladresse l'empêche de réaliser. C'était une sorte de feu qui le consumait sans repos, le jour et la nuit.

Rarement, a-t-on l'impression, la confusion de l'adolescence a été exprimée avec autant de justesse. «J'avais l'impression d'être en face d'un puzzle dont les pièces venaient de plusieurs jeux différents. Rien ne correspondait, rien n'allait ensemble.» Parfois, raconte-t-il, juste avant de s'endormir, il lui arrivait de ne plus savoir s'il



FRANK FERVILLE

*Aux confins du monde* est le récit de la double obsession qui animait de façon ardente et maladroite Karl Ove Knausgaard pendant son adolescence : la littérature et les femmes.

était un garçon ou une fille.

*Aux confins du monde*, en ce sens, est aussi le récit de la double obsession qui animait de façon ardente et maladroite Karl Ove Knausgaard à cette époque : la littérature et les femmes.

La manière est la même que dans les trois premiers volumes. Des digressions à la tonne, une narration sinueuse sans direction apparente, un cœur mis à nu. Et toujours, cette volonté à la fois folle et naïve de lever le voile sur son intimité et sur celle de ses proches.

Et une fois encore, il émane de ces pages une sorte de magie qui fonctionne. Mais com-

ment? C'est tout le mystère qui subsiste lorsqu'on referme *Aux confins du monde*, en attendant la suite.

Collaborateur  
Le Devoir

AUX CONFINS DU MONDE  
MON COMBAT, TOME IV

★★★★

Karl Ove Knausgaard  
Traduit du norvégien par Marie-Pierre Fiquet  
Denoël  
Paris, 2017, 656 pages

FICTION COLOMBIENNE

## La violence en héritage

*Le corps des ruines* de Juan Gabriel Vasquez exploite avec brio la théorie du complot

MANON DUMAIS

Que savons-nous de la Colombie? Certes, nous avons tous entendu parler de Simon Bolivar, des FARC, du cartel de Medellín, mais au fond, nous connaissons bien peu son histoire. Or, dans *Le corps des ruines*, où il brouille magistralement les frontières entre la réalité et la fiction, Juan Gabriel Vasquez (*Le bruit des choses qui tombent*) convie le lecteur à une étourdissante leçon d'histoire de la Colombie. Pas l'histoire officielle toutefois, mais bien l'histoire parallèle. C'est-à-dire, telle que racontée par un pathétique personnage adepte de la théorie du complot.

Ce personnage, Carlos Carballo, que l'on se plaît à détester tandis que le romancier en dessine graduellement les contours afin de l'humaniser, agace, répugne puis fascine Vasquez, narrateur et principal personnage de cette fiévreuse enquête aux accents philosophiques sur fond de filiation.

«Aujourd'hui, il me semble incroyable de n'avoir pas compris que nos violences ne sont pas seulement celles qui nous touchent dans notre vie, mais les autres, plus anciennes. Elles sont toutes liées, même si les fils qui les unissent ne sont pas apparents, parce que le passé est contenu dans le présent, ou que le passé est un legs qu'il ne nous est pas possible d'inventer, de sorte qu'au bout du compte, on hérite de tout : sagesse et démesure, réussites et erreurs, innocence et crimes», soutient-il.

Leur première rencontre, chez le docteur Francisco Benavides, dont le père fut le maître et le père de substitution de Carballo, se termine par un verre lancé à la figure de ce toqué d'histoire par Vasquez. Au-delà des crimes sanglants, il y a aussi de l'humour dans ce récit touffu où les protagonistes réécrittent fébrilement l'histoire en se



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

Juan Gabriel Vasquez jongle brillamment avec le vrai et le faux dans son dernier roman.

livrant à de haletantes joutes oratoires ou à de vertigineux soliloques.

Après l'altercation, Benavides rapporte à Vasquez des bribes de conversations qu'il a entretenues au fil des décennies avec l'opiniâtre Carballo.

Ainsi, cet ami et rival du bienveillant Benavides est persuadé que Lee Harvey Oswald n'est pas le véritable assassin de JFK, pas plus que Juan Roa Sierra ne serait le seul responsable de la mort de Jorge Eliécer Gaitan le 9 avril 1948, laquelle entraîna le début de La Violencia, période durant laquelle quelque 300 000 Colombiens perdirent la vie.

## Remonter le temps

Alors que Vasquez est beaucoup plus préoccupé par la santé fragile de ses filles et sa carrière littéraire que par les

théories du complot, les plus plausibles comme les plus farfelues, il ne peut résister, comme le lecteur, titillé par les photos et coupures de journaux qui appuient les faits avancés, à l'envie de remonter le temps lorsque Benavides lui montre la vertèbre traversée d'une balle de Gaitan.

«Cette vertèbre était bel et bien une relique. J'en sentais l'énergie à travers le formol : peut-être la même que celle que percevaient les chrétiens, saint Augustin, par exemple, quand il avait entre les mains les restes du corps martyrisé de saint Sébastien, pour ne citer que lui.»

Des années plus tard, Vasquez retrouve Carballo, qui l'entretient à propos de l'assassinat de Rafael Uribe Uribe, qui, selon un dénommé Anzola, n'aurait pas été tué par deux menuisiers, mais par une tierce personne obéissant à de

hautes instances le 15 octobre 1914.

Une fois de plus, l'auteur recule dans le temps et fait revivre, avec force détails, une Colombie déchirée entre la droite et la gauche, entre le catholicisme et l'athéisme. Jonglant brillamment avec le vrai et le faux, tissant des fils complexes entre le passé et le présent, jusqu'à rendre le récit parfois lourd et redondant, Juan Gabriel Vasquez livre une radiographie envoûtante et originale de la société colombienne hantée par son passé.

Le Devoir

## LE CORPS DES RUINES

★★★★1/2

Juan Gabriel Vasquez  
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Isabelle Guignon  
Seuil  
Paris, 2017, 507 pages



“Et si le pardon était la plus douce des vengeances ?”



Albin Michel

## Le mystère scolaire

LOUIS CORNELLIER



**L'**école, c'est dans sa nature, fait débat. Que doit-elle enseigner, à qui et comment? Ces questions enflamment, à raison, les esprits éclairés, ou intéressés, depuis des siècles.

Au Québec, en 1893, le poète Louis Fréchette dénonçait l'inanité du cours classique et plaidait pour une modernisation de l'enseignement. Ses vigoureuses *Lettres à l'abbé Baillargé* (BQ, 2003) montrent que la querelle des anciens et des modernes, en matière d'école, ne date pas d'hier.

Si l'un des camps avait d'évidence raison, le débat se tarirait et une recette s'imposerait. Ne rêvons pas: l'éducation, comme l'écrit souvent Normand Baillargeon, fait partie des concepts «*essentiellement contestés*», c'est-à-dire à propos desquels il existe des désaccords profonds et peut-être même irrédutibles.

### La clé scientifique

Dans son numéro de septembre 2017, le magazine *Québec Science* pose la question suivante: «*La science peut-elle définir l'école idéale?*» Le reportage de Jean-Benoît Nadeau sur l'engagement pour l'application des «*données probantes*»

### Faut-il se fier à la science

### ou à la culture

### humaniste

### pour fonder

### l'école idéale?

en éducation mentionne que cette approche est «*chaudement débattue*», tout en précisant, cependant, qu'elle «*fonctionne*». Il faut donc comprendre que la science définirait la clé du mystère scolaire. Citée par Nadeau, Monique Brodeur, doyenne de la Faculté d'éducation de l'UQAM, affirme que «*le retard québécois s'expliquerait par une posture en éducation qui est plus romantique que scientifique*», et en donne pour preuve le recours à la méthode globale en enseignement de la lecture. Faut-il rappeler, pourtant, que la brève popularité de cette méthode, dans les années 1970-1980, tenait à la prétention qu'elle était plus moderne et plus scientifique que la méthode syllabique? Le b.a.-ba, disaient certains chercheurs, était dépassé. Aujourd'hui, on y revient, sans l'avoir jamais vraiment abandonné, d'ailleurs, toujours au nom de la science. Aussi, la prudence s'impose: tenons compte de la science, évidemment, mais demeurons critiques. Ne confondons pas «*données probantes*» et vérité, souligne justement Frédéric Saussez, professeur de la Faculté d'éducation à l'Université de Sherbrooke, dans le même reportage.

Il y a, en éducation, des choses qui se mesurent mal statistiquement. Que signifierait, par exemple, une «*donnée probante*» concernant l'enseignement efficace de la poésie? Rien, évidemment. Doit-on pour autant cesser d'enseigner la poésie? Bien sûr que non.

### La tradition humaniste

Dans *Succursales ou institutions? Redonner du sens à nos écoles* (Médiaspaul), Emile Robichaud plaide pour une école humaniste, qui met les élèves «*en contact avec les choses de l'esprit et les grands esprits*», une approche peut-être pas scientifique, mais forte d'une riche tradition. L'école idéale de l'expérimenté pédagogue ressemblerait, au fond, à un collège classique actualisé, accessible au plus grand nombre.

Esprit conservateur au sens noble du terme, Robichaud écrit de très belles choses sur «*la mystérieuse alchimie de l'âme humaine*» nourrie par la culture. Ses propos sur l'enseignement de l'histoire et de la littérature sont éloquentes, même s'ils flirtent par moments avec la grandiloquence. Une telle défense de la centralité de la grande culture au cœur de l'école fait du bien à lire.

L'école publique québécoise ne permet toutefois pas, selon Robichaud, la réalisation d'une telle école idéale. Le système actuel souffrirait d'un enfermement idéologique — l'éducateur en a contre l'intégration à tout prix des élèves en difficulté dans les classes ordinaires — et d'un enfermement administratif. Chaque école, selon lui, devrait être dirigée par des gens cultivés, jouir d'une grande autonomie et définir son projet éducatif, avec la collaboration des parents, comme c'est le cas dans le secteur privé.

Partisan de la création d'un ordre professionnel des enseignants auquel il attribue bien des vertus hypothétiques, Robichaud semble un peu déconnecté des tendances contemporaines. Sait-il, lui qui rêve d'une éducation centrée sur la culture humaniste, que les écoles d'aujourd'hui, quand elles sont libres de le faire, choisissent leurs «*projets*» dans une logique commerciale, c'est-à-dire non pas pour former les élèves, mais pour attirer la clientèle? Que pense Robichaud du sport-études en cheerleading, d'une concentration jeux vidéo et des «*projets*» dits internationaux qui confondent le tourisme avec l'ouverture sur le monde? Quand l'école de ton quartier se donne un tel projet insignifiant, où envoies-tu tes enfants? La logique du magasinage, en éducation, ne fait pas monter le niveau.

Pour faire vivre l'école humaniste dont rêve Robichaud, qui ferait bien sûr une place importante à la science, et pour que tous les enfants du Québec en bénéficient, il faudra plutôt que l'État, au nom des Québécois et avec la collaboration des syndicats enseignants, tienne le gouvernail.

## L'analyse un peu myope de David Dorais

Un essai alourdi par les généralités s'en prend à la critique littéraire qui s'exerce au Québec

CHRISTIAN DESMEULES

**P**arce qu'elle accorde trop d'importance à l'émotion, qu'elle se désintéresse du style et de la grammaire, la critique littéraire au Québec serait gravement malade.

Détenteur d'un doctorat en littérature, professeur de littérature au collégial, nouvelliste et romancier (*Les cinq saisons du moine*, *Le cabinet des curiosités*, *Oh! La belle province!*), David Dorais estime qu'une «*pensée unique accapare en ce moment la littérature au Québec*».

Cette tare, c'est ce qu'il appelle la «*critique de proximité*». «*Une conception inaltérable qui semble naturelle à tous, puisqu'elle occupe l'entièreté de l'espace médiatique*», qui se déploie à ses yeux selon quatre caractéristiques: le réalisme, l'émotion, la thématique et l'optimisme.

Un état des lieux plutôt sombre qui traverse *Que peut la critique littéraire?*, un court essai dans lequel, s'il pose un certain nombre de questions pertinentes, s'expriment aussi des généralisations outrancières et une conception de la critique assez déphasée: «*Les œuvres qui proposent un constat pessimiste sur le monde sont reçues avec embarras par les critiques*.» Ou bien: «*La qualité primordiale recherchée par les critiques est la capacité pour un ouvrage d'être constructif*.» Voire: «*Chez le critique professionnel, le primat de l'émotion le dispense du devoir de justifier son opinion*.»

Mais rassurons-nous, l'auteur a des solutions. «*Je crois donc que la critique généraliste aurait avantage à s'attarder à l'aspect grammatical de l'œuvre. Peut-être pas dans tous les cas, mais certainement dans ceux où l'auteur a visiblement veillé à soigner ses phrases*.» C'est l'«*impensable de notre critique littéraire*». Une situation qui tiendrait à plusieurs facteurs: les failles du système d'éducation québécois, la prévalence de l'émotion sur le style et «*la prégnance de la grille de lecture nationaliste*».

### Gérant d'estrades

Au cœur de son analyse un peu myope, David Dorais entreprend ainsi de relever longuement — avec un certain ridicule et sans beaucoup d'intérêt — des exemples d'œuvres récentes qui auraient dû, selon lui, être stigmatisées par la critique, s'employant à nous montrer dans le détail comment il aurait fallu procéder.

«*Comment un apprenti écrivain n'ayant jamais vu la concordance des temps, ni disséqué de vers, ni discuté en classe de la beauté (ou non) d'un sonnet, ni appris la différence entre les verbes transitif et intransitif ou entre les voix active et passive, ni vu ce qu'était le ne explétif, ni reçu de rudiments d'étymologie, ni même vu les règles d'utilisation de la virgule,*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

David Dorais pose, dans son essai, un certain nombre de questions pertinentes, mais il exprime aussi des généralisations outrancières et une conception de la critique assez déphasée.

comment un novice en écriture, donc, pourrait-il espérer composer convenablement?» Comment, en effet? Savoir lire et avoir du talent ne suffit plus, tenez-vous-le pour dit.

Un discours qu'on pourra par ailleurs trouver pour le moins paradoxal, David Dorais employant lui-même un style terne et scolaire du début à la fin de son livre. Sa conception de la critique, surtout, apparaît idéaliste et déconnectée de la réalité. On ne fait pas en moins de 800 mots dans un journal la critique d'un roman d'Élise Turcotte ou de Robert Lalonde comme on corrigerait la copie d'un étudiant de cégep.

Comment, aussi, ne pas prendre en compte les conditions matérielles dans lesquelles la critique doit s'exercer aujourd'hui? L'étroitesse du milieu littéraire québécois, la précarité, la faible rémunération sont à la source de maux sans doute plus grands que la «*proximité*» dont souffrirait la «*critique généraliste*» sous nos latitudes: la complaisance, le manque de cou-

rage, l'absence de vision, l'inculture littéraire. L'auteur, qui a exercé à quelques reprises dans les pages littéraires du *Devoir* (des articles où l'on chercherait en vain la trace de ses propres préceptes), devrait pourtant le savoir. Certains de ses textes, parus en revue, avaient pourtant démontré plus de courage, de mordant et de pertinence.

Sous le profil de ses insuffisances, la réalité de la «*critique généraliste*» est à la fois plus simple et plus complexe. Lorsqu'elle s'exerce sans courage, sans vision, voire sans style, la critique tombe à plat: elle devient parfaitement inoffensive. Même la critique de la critique.

Collaborateur  
Le Devoir

### QUE PEUT LA CRITIQUE LITTÉRAIRE?

★★ 1/2

David Dorais

L'instant même

Québec, 2017, 132 pages

## L'utopie comme étincelle d'espoir

Pour Jacques Pelletier, la hantise identitaire a dénaturé le concept de libération nationale

MICHEL LAPIERRE

**U**n intense pessimisme apparaît dans *L'université. Fin de partie* et autres écrits à contre-courant de Jacques Pelletier. Le recueil évoque «*un univers parvenu au bout de sa course, désormais engagé dans une spirale profondément régressive qui le précipite vers une fin inéluctable que seul un sursaut improbable permettrait peut-être d'éviter*». Pelletier croit que, de la revue *Parti pris* au *Printemps érable*, notre utopisme permet une étincelle d'espoir.

Par l'allusion à *Fin de partie*, drame de Samuel Beckett créé en 1957 et exploitant le thème de la déchéance, le premier texte blâme la vision «*marchande et utilitariste*» qui, au détriment d'une vie intellectuelle orientée vers le progrès social, tue aujourd'hui l'université à travers le monde, notamment l'UQAM, où l'essayiste a longtemps enseigné la littérature. Préfacé par Simon Tremblay-Pépin, héritier de la pensée critique de Pelletier, le livre prévoit, encore là, un «*requiem*» à moins d'un douteux «*sursaut*».

En marge de la dégénérescence d'un enseignement supérieur autrefois humaniste et progressiste, l'auteur déplore que la «*hantise identitaire*», chère à l'opinion conservatrice, ait dénaturé, au Québec, le concept de libération nationale, historiquement issu des idées avancées. Partisan de Québec solidaire, il voit comme les fossoyeurs du Parti québécois son chef, Jean-François Lisée, et le compagnon de route de cette formation, jadis de gauche, le prédicateur très à droite Mathieu Bock-Côté.

Au sujet de Bock-Côté, chroniqueur au *Journal de Montréal*, Pel-

letier s'adonne à une satire efficace bien méritée. On reconnaît immédiatement le personnage visé dans ce portrait plus vrai que nature: «*Intellectuel de parade, sorte de singe savant, clone québécois d'un Alain Finkielkraut*.» Quant à Lisée, le politicien révèle souvent, selon lui, son visage réel de stratège à quatre sous et de nationaliste identitaire, pour ne pas dire ethnique, sous le masque du soi-disant indépendantiste d'une «*gauche efficace*».

N'a-t-il pas, comme le rappelle Pelletier, agité «*le chiffon du burkini*» et affirmé, «*sans rire, que le niqab et la burka pouvaient servir de dissimulateurs de mitraillettes*»? Son nationalisme identitaire suppose, explique si bien l'essayiste, «*une réduction de l'autre à soi*» en l'intégrant vite à la culture dominante au lieu d'attendre une transformation lente et complexe de cet autre dans une société qui deviendrait nouvelle pour tous.

La transformation qui s'annonce globalisante s'inscrirait, on peut le présumer, dans «*la longue chaîne des projets visant l'émancipation du peuple québécois*», où Pelletier place le soulèvement des patriotes en 1837-1838 et la Révolution tranquille, deux charnières riches de cassures et d'inattendus. Contre la frilosité conservatrice, une telle évolution n'interdirait pas l'étincelle salvatrice.

Collaborateur  
Le Devoir

L'UNIVERSITÉ  
FIN DE PARTIE ET AUTRES ÉCRITS  
À CONTRE-COURANT

★★★★

Jacques Pelletier

Varia

Montréal, 2017, 310 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Au sujet de Mathieu Bock-Côté, chroniqueur au *Journal de Montréal* et prédicateur très à droite, Jacques Pelletier s'adonne à une satire efficace, allant jusqu'à le qualifier d'«*intellectuel de parade*».